

Les livres d'espionnages sont les reflets des tensions internationales

Entretien avec Manuel Tricoteaux, éditions Actes Sud

MARIE-FRANÇOISE LÉVY

Résumé

La littérature et la circulation des écrits occupent une place de plus en plus importante sur les scènes culturelles internationales. Romans noirs et romans d'espionnage participent de ce phénomène. Les maisons d'édition développent des politiques de publication ambitieuses s'inscrivant dans un contexte de mondialisation des échanges. Dans cet entretien avec Manuel Tricoteaux, sont notamment évoqués le choix des manuscrits chez Actes Sud, l'importance de la traduction, la représentation des aires géographiques et linguistiques, les enjeux liés à la réception des œuvres, les transferts culturels qui en résultent.

Mots-clés : Littérature – Roman policier – Édition – Traduction – Circulations des œuvres.

Abstract

The Spy Books are Reflections of International Tensions. Interview with Manuel Tricoteaux, Actes Sud Éditions

Literature and the circulation of writings occupy an increasingly important place on international cultural scenes. Noir fiction and espionage novels participate in this phenomenon. Publishers are developing ambitious publishing policies in a context of globalization of trade. In this interview with Manuel Tricoteaux, mention is made of the choice of manuscripts at Actes Sud, the importance of translation, the representation of geographical and linguistic areas, the issues related to the reception of works, as well as the cultural transfers that result.

Keywords: Literature - Detective novel - Publishing - Translation - Circulation of works.

Dans ce volume du *Bulletin* consacré au genre policier et à la place qu'y occupent les relations internationales, la parole est donnée à Manuel Tricoteaux, directeur éditorial adjoint chez Actes Sud, responsable de la

collection Actes Noirs, créée en 2006. La rencontre a eu lieu lors du Salon du livre, à Paris, le samedi 17 mars 2018.

Marie-Françoise Lévy¹

Quand fut créée la collection Actes noirs ?

Manuel Tricoteaux

La collection a démarré en 2006 avec la publication du premier volume de *Millénium*. À l'époque, Marc de Gouvenain s'occupait du domaine scandinave et il a proposé à Bertrand Py, directeur éditorial, une collection de polars. Avec son assentiment, il a cherché des textes dans le domaine littéraire qu'il connaissait. L'éditeur Norstedts, lui a donné *Millénium de Stieg Larsson* qui était à l'état de manuscrit mais prêt à être publié en Suède. Ce fut donc le premier titre paru chez Actes Sud mais la collection n'a pas été créée pour publier *Millénium*. La charte graphique de la couverture de la collection avec un liseré rouge, une typographie assez classique, une image en médaillon, était une sorte d'hommage à la Série noire.

De 2006 à 2009 la collection Actes noirs s'est constituée de façon identique à celle de la littérature étrangère chez Actes Sud, c'est-à-dire en relation avec les éditeurs, en lisant les manuscrits, en les faisant lire aux traducteurs. Il s'agit ainsi de recréer à l'intérieur d'Actes noirs le même écosystème qu'en littérature étrangère, en présentant un domaine linguistique le plus large possible, donc en publiant des polars qui viennent d'un peu partout. C'est l'ADN d'Actes Sud.

MFL – Comment composer une représentation large des aires

¹ Marie-Françoise Lévy, historienne, est chargée de recherche CNRS à l'UMR Sirice. En collaboration avec Pascale Goetschel et Myriam Tsikounas, elle a dirigé l'ouvrage : *Patrice Chéreau en son temps*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2018, 412 pages.

géographiques et linguistiques ?

MT – Je m'occupe également d'une collection de science-fiction. Ce qui m'intéresse, c'est de rencontrer des auteurs, chinois, hongrois, de découvrir des domaines qui sont moins explorés par d'autres éditeurs et de trouver des textes captivants. Les récits et les intrigues sont différents comme les pratiques culturelles décrites. Prenons un exemple concret : dans le polar japonais et chez Keigo Higashino qui est un immense auteur, il y a une équipe d'inspecteurs qui fait du porte-à-porte pour poser des questions, elle arrête un suspect et l'interroge et avant même de commencer, ces policiers s'excusent de poser une question. Cela fait partie des mœurs au Japon et du coup, en français, cela produit un effet de décalage qui est à double tranchant : cela suscite au premier degré une forme d'exotisme pour le lecteur français, et en même temps, ce tout petit détail permet d'appréhender la société japonaise, d'avoir une sorte d'aperçu, comme si on était tout à coup projeté dans un univers autre. Je trouve que le polar fait mieux sentir ces décalages que n'importe quel autre genre littéraire. Il permet de rentrer dans la société contemporaine d'un pays.

MFL – Peut-on distinguer plusieurs façons d'écrire ?

MT – Les polars scandinaves partagent avec les polars germaniques un sens du détail très important. Ils décrivent absolument tout ! Les livres sont toujours gros et ce n'est pas du tout parce que les auteurs cherchent à fabriquer des pavés, c'est parce que dans leur façon de raconter, aucun détail n'est omis. En France, les façons de raconter sont plus elliptiques. On mesure ces différences quand on lit des polars qui viennent d'un peu partout. C'est étonnant et plus sensible qu'en littérature car, dans le polar, l'écriture peut être moins travaillée, mais en revanche il y a un souci de la narration qui est plus important. On a donc un aperçu de comment on raconte une histoire plus que comment on l'écrit. Il y a sans doute plus

d'homogénéité entre des littératures de pays différents qu'entre des formes de narrations qui viennent de pays différents, et c'est intéressant !

MFL – Comment la collection se développe-t-elle ? Qu'est-ce qui prime dans vos choix ?

MT – Il y a dix-huit livres édités par an dont quatre ou cinq viennent de Scandinavie, c'est stable ! On publie des romans uruguayens, coréens, des romans turcs, qui suscitent moins d'intérêt de la part du lectorat et de la part de la presse, ça ne les intéresse pas, on retient les livres scandinaves, les Américains. On retrouve exactement les mêmes barrières qu'en littérature générale.

MFL – Et le roman d'espionnage ?

MT – Il y en a toujours eu et il y en a toujours ! Le roman d'espionnage m'intéresse beaucoup. Il s'en est beaucoup moins publié à un moment non parce qu'il s'en écrivait moins mais parce que les éditeurs croyaient que c'était passé de mode... On publie un auteur anglais, Mick Herron, qui a écrit une série de romans policiers dans lesquels les gens du MI5 sont confrontés aux nouveaux espions russes. C'est très instructif parce que malheureusement la réalité dépasse la fiction et montre comment l'espionnage se pratique. C'est-à-dire comment les Russes travaillent de nouveau avec des machines à écrire pour être complètement invisibles, ou bien, ils n'ont plus de téléphone. On revient à une sorte de méthode un peu ancestrale de l'après-guerre pour être un bon espion.

Un des grands romans d'espionnage s'appelle *l'm Pilgrim* de Terry Hayes. C'est un très grand livre d'espionnage, le plus important publié ces dernières années. Ces livres sont des reflets des tensions internationales qui peuvent avoir lieu actuellement. Mais les tensions, aujourd'hui, se situent surtout au Proche-Orient, dans le monde arabe, et c'est un genre

littéraire qui est très peu pratiqué.

MFL – Où vous porte votre intérêt personnel ?

MT – Vers le roman noir plus que vers le roman policier. On a ainsi publié un ouvrage de l'auteur hongrois, Benedek Totth, *Comme des rats morts*. J'éдите également des romans qui sont publiés en littérature générale dans leur pays d'origine et que nous éditons dans la collection Actes noirs parce que ce sont des romans noirs à la manière de *l'Assommoir*, ou qui évoquent *Les Misérables* qui est un roman noir et un roman policier.

MFL – Dans quelle langue, les manuscrits vous arrivent-ils ?

MT – Dans la langue d'origine.

MFL – Y a-t-il des aires linguistiques non représentées ?

MT – Oui. Le monde arabe, en tout cas chez nous, n'est pas présent. Il existe peu de production et d'écriture de polars, cela ne fait pas partie des traditions.